Berardino Palumbo, *Lo Strabismo della DEA. Antropologia, accademia e società in Italia*

Laurent Sébastien Fournier

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/37892>

DOI : 10.4000/lhomme.37892

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 14 octobre 2020

Pagination : 362-365

ISBN : 978-2-7132-2838-4

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Laurent Sébastien Fournier, « Berardino Palumbo, *Lo Strabismo della DEA. Antropologia, accademia e società in Italia* », *L'Homme* [En ligne], 234-235 | 2020, mis en ligne le 14 octobre 2020, consulté le 04 janvier 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/37892> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.37892>

reposent sur un dépassement bienvenu des frontières entre disciplines et sous-tendent ce qu'on pourrait appeler une « géographie compréhensive » qui intègre l'histoire, l'anthropologie, la littérature¹³ et la politologie pour enserrer les relations intriquées qui vont du foyer à la mégapole. Cette ambition entraîne l'auteure à multiplier les pistes de recherche dont on peut regretter que certaines ne soient pas défrichées plus avant¹⁴. De la même manière, il aurait sans doute été souhaitable d'approfondir la notion de « représentation » à partir de travaux des psycho-sociologues français et de ne pas évoquer le « différentialisme » sans prendre garde aux ambiguïtés que des débats ont pu attacher à cette idée¹⁵. Enfin, la richesse de l'enquête et les circonvolutions du parcours analytique auraient mérité une conclusion plus précise concernant la dynamique des efforts pour une justice spatiale. Il n'en reste pas moins que le croisement des références théoriques, la qualité des investigations de terrain, l'imagination analytique, rendus dans un texte qui rejette le plan canonique, bien que faiblement heuristique (état des travaux-cadre théorique-description-analyse), au profit d'une confrontation, à l'occasion de chaque aspect abordé dans la réalité, de la théorie avec la description et de l'analyse donnent à lire la marqueterie des nuances et des ambivalences qui caractérisent les réalités

capetonniennes et répondent à l'invitation de Pierre Puech et Hervé Regnaud : « [L]aissons les géographes, tous les géographes, faire la géographie qu'ils souhaitent »¹⁶ et profiter du fait que les méthodes et objets de leur discipline restent « dans un flou propice aux débats les moins définitifs »¹⁷.

Denis-Constant Martin

[Suite de la note 12] une « causalité » buissonnante en quelque sorte », (Maurice Godelier, in *Horizon, trajets marxistes en anthropologie*, Paris, François Maspéro, 1977 [« Petite collection Maspéro »] : 13).

13. Chloé Buire utilise ainsi le beau roman de Zoé Wicomb dont le titre seul attire déjà l'intérêt de la géographe : *You Can't Get Lost In Cape Town* (Johannesburg, Umuzi, 2008).

14. Par exemple, ce qui concerne le mobilier et l'aménagement intérieur des logements (p. 296), ou bien encore l'importance symbolique du bal des candidates au *matric* (baccalauréat) (pp. 299-300).

15. Cf., par exemple, Pierre-André Taguieff, « Le racisme », *Cahier du Cevipof*, 1998, 20 : 4-102 (en ligne : <https://www.sciencespo.fr/cevipof/sites/sciencespo.fr/cevipof/files/cahier.20.pdf>).

16. Cf. Pierre Pech & Hervé Regnaud, « Sur quoi fonder l'unité de la géographie ? Objets ou problématiques ? », in Martine Tabeaud, Pierre Pech & Laurent Simon, eds, *Géo-méditer, géographie physique et Méditerranée*, Paris, Éd. de la Sorbonne, 1997 : 49-60 (en ligne : <https://books.openedition.org/psorbonne/31545> : § 35).

17. Jean-François Staszak, cité par Alexis Metzger in *L'Hiver au siècle d'or hollandais. Art et climat*, Paris, Sorbonne Université, 2008 : 13.

Berardino Palumbo

Lo Strabismo della DEA. Antropologia, accademia e società in Italia
Palermo, Ed. Museo Pasqualino, 2018, 289 p. (« Testi e atti » 9).

QUEL EST donc ce « strabisme » qui a récemment fait converger tous les regards de nos collègues italiens vers le dernier ouvrage de Berardino Palumbo ? En 2019, ce livre a bénéficié de deux *book forums* approfondis dans des revues nationales majeures, totalisant une quinzaine de notes de lectures, soit environ 130 pages de commentaires par des anthropologues italiens, mais aussi américains et français¹. Son style provocateur

est apprécié, car il conjure le déclin actuel de la « DEA », ou « démo-ethno-anthropologie » selon l'expression qui désigne l'anthropologie sociale et culturelle en Italie. Pourtant,

1. Cf. : Antonio Maria Pusceddu & Filippo M. Zerilli, eds, « *Book Forum* : Berardino Palumbo – *Lo Strabismo della DEA* », *ANUAC*, 2019, 8 (1) : 119-192 ; Fabio Dei, « *Presentazione* », *Lares*, 2019, 85 (2) : 337-338.

la « myopie » d'un auteur qui s'intéresse peu aux Italiens expatriés, et sa « presbytie » qui lui fait préférer les statistiques à la collecte de témoignages posent question. Son livre réactive un ensemble de débats historiographiques, épistémologiques et sociologiques concernant la nature du regard anthropologique et la structure de ce champ disciplinaire dans l'Italie contemporaine. Il s'agit donc d'un ouvrage théorique, mais qui ouvre aussi une discussion pratique sur qui sont les anthropologues et où ils vont.

Qu'en est-il du livre lui-même ? Au départ, c'est une rêverie savante d'un professeur d'anthropologie de l'Université de Messine, qui met volontiers en avant ses origines populaires de « fils de carabinier » et son attachement au service public, au sujet des ouvrages d'anthropologie disponibles aux rayons des libraires (pp. 9 *sq.*). Le point de vue, centré sur l'expérience de l'auteur, est intéressant car il révèle déjà, en creux, certains de ses présupposés au sujet de la discipline – une parenté avec la philosophie plus qu'avec la sociologie, par exemple. Berardino Palumbo, membre de diverses instances nationales d'évaluation de la recherche en Italie durant les quinze dernières années, tire profit de son rôle d'expert en produisant une démographie et des données statistiques précieuses. Tableaux et graphiques sont fort utiles pour comprendre la structuration nationale de la discipline, chose qui reste à bien des égards à faire en France, où la profession peine depuis plus de dix ans à fournir un simple annuaire, et où l'autonomie des universités n'encourage pas la mise en commun des informations. Ainsi, le dense chapitre intitulé « Ethnographie d'un champ académique » (pp. 29-104) offre un passionnant état des lieux. En 2016, il n'y avait que 153 anthropologues en poste répartis sur 54 universités, les centres les plus importants étant Rome, Bologne, Milan, Turin et Palerme (p. 30). Parmi ces anthropologues, 22 sont « ordinaires » (professeurs d'université), 66 sont « associés » (maîtres de conférences) et 65 sont « chercheurs universitaires » (équivalents de post-doctorants).

Le taux de croissance négatif de ce petit groupe de professionnels, considéré par l'auteur comme « une bande de chasseurs-cueilleurs » par comparaison avec les 20 000 professionnels des États-Unis, est correctement contextualisé par des données relatives à d'autres disciplines des sciences humaines et sociales. Les anthropologues italiens, qui étaient 173 en 2012 et 183 en 1994, ont subi une baisse démographique comparable à celle qui a touché géographes, historiens et philosophes. À l'inverse, psychologues, spécialistes des sciences de l'éducation ou des sciences du sport ont renforcé leurs positions. Loin d'être aride, la lecture des différents tableaux et figures s'avère fort instructive. Donner le nombre de professeurs pour chaque discipline autorise le comparatisme. D'autres statistiques opèrent des tris par villes, par grandes zones géographiques et par sexes. Ainsi apparaît-il que 68 % des professeurs ordinaires sont des hommes, contre 64 % des associés et 41 % des chercheurs, ce qui objective bien le « plafond de verre » auquel sont confrontées les femmes universitaires italiennes.

L'approche statistique est complétée par un portrait fictionnel, qui met en scène la trajectoire biographique d'un jeune anthropologue, Andrea, doctorant dont on suit les péripéties dans ses années de précarité jusqu'à son expatriation aux Pays-Bas (pp. 49-54). Le procédé idéal-typique, à partir d'une figure de doctorant inventée, pose question quand on connaît l'importance quantitative de la fuite des cerveaux italiens vers l'étranger. N'aurait-il pas été possible, ici comme avec les anthropologues académiques, d'obtenir des données objectives ? Sur un plan général, la situation nationale est difficile, avec une absence de la discipline au CNR (l'équivalent du CNRS) et des concours publics qui ne valorisent que très rarement l'anthropologie dans les domaines de l'éducation, de l'administration ou du secteur sanitaire et social, malgré le maintien de quelques postes au ministère de la Culture et du Tourisme (MIBACT) ou dans le monde de l'anthropologie appliquée.

Au fil des pages, on découvre aussi l'existence de multiples associations professionnelles ; cela concourt évidemment à l'éclatement du champ qui est décrit par la suite. En analysant l'anthropologie italienne à partir des approches postmodernes critiques de Clifford Geertz, George E. Marcus ou John Comaroff, Palumbo insiste sur les stratégies politiques académiques et les systèmes d'alliance. Par une discussion savante et bien menée, il identifie plusieurs « chefferies » et considère l'anthropologie comme un lieu de « production des grands hommes ». Bien qu'il manque des indications sur l'endogamie et les systèmes d'alliance locaux à l'intérieur des différents départements, il convient de saluer ici l'usage réflexif des terminologies anthropologiques pour juger de la structuration de la discipline. L'existence de multiples chefferies locales explique le grand nombre de revues et d'ouvrages d'anthropologie publiés dans la péninsule (p. 92). Les concours universitaires italiens sont quant à eux comparés aux combats de coqs balinais étudiés par Geertz.

Le chapitre suivant (pp. 105-177) entre progressivement dans l'analyse du contenu des recherches anthropologiques italiennes. La discipline se consacre majoritairement à l'Italie, à l'Europe et au Moyen-Orient, qui totalisent 61 % des terrains des anthropologues universitaires. Par contraste, seuls 24 % des terrains sont extra européens (à peine 5 % d'entre eux concernent l'Asie et l'Océanie réunies). Les 15 % restants sont des terrains non territoriaux (p. 106). Outre les aires culturelles, les thèmes de recherche des anthropologues italiens sont aussi répartis statistiquement par Palumbo, qui travaille ici à partir des *curriculum vitae* fournis aux instances nationales d'évaluation de la qualité de la recherche, qu'il a pu consulter en tant qu'expert. Les données permettent de se faire une bonne idée des continuités et des changements dans l'agenda de la recherche anthropologique en Italie (pp. 113 sq.). Les anthropologues italiens, explique l'auteur, restent sensibles à l'histoire et à la « vocation historicisante » des anciennes générations, ainsi qu'aux thèmes

classiques de l'anthropologie religieuse, de la famille et de la parenté. Cela fait craindre une tendance « autarcique », contrebalancée cependant par une dynamique concurrente « externophile », selon laquelle les anthropologues italiens sont parfaitement au courant des débats internationaux de la discipline, se font traduire en abondance et savent se renouveler par des travaux épistémologiques, critiques et théoriques. Ainsi, des études contemporaines sur le genre ou les migrations parviennent actuellement à rafraîchir les approches marxistes ou gramsciennes des années 1970.

Les données objectives présentées dans les premiers chapitres du livre conduisent ensuite l'auteur à analyser en profondeur les « effets de champ » de l'anthropologie italienne, selon une perspective qui rappelle à certains égards les travaux de Pierre Bourdieu sur l'*Homo academicus*. Ni centrés sur eux-mêmes ni fascinés par l'extérieur, nos collègues italiens opèrent une synthèse productive entre thématiques passées et présentes. Un bon exemple de cette dynamique créative consiste à réutiliser les hypothèses d'anthropologie médicale d'Ernesto De Martino (*La Terre du remords*, sur le tarentulisme, date de 1961)² dans les travaux actuels sur le sida ou sur la dépression féminine. Le strabisme que décrit Palumbo, ainsi, procéderait d'une situation historique où il a été nécessaire d'assimiler les courants internationaux sans pour autant perdre de vue les références nationales classiques. Pourtant, les références aux travaux de Gustavo Lins Ribeiro et de Benoît de L'Estoile sur la *world anthropology*, et les oppositions entre subalternité italienne et hégémonie américaine ne convainquent pas vraiment, tant l'auteur reste focalisé sur le cadre national italien. La multiplication des concepts théoriques, comme la sophistication du style incitent souvent à se demander à qui s'adresse l'ouvrage. Par ailleurs, l'analyse critique des rapports de pouvoir réalisée par Palumbo

2. Ernesto De Martino, *La Terra del rimorso. Contributo a una storia religiosa del Sud*, Milano, Il Saggiatore, 1961 (« La Cultura » 42).

se heurte à la prééminence incontournable du « roi » De Martino, dont l'œil unique continue de surveiller l'ensemble de la production péninsulaire. Avec le titre du dernier chapitre, « L'œil du roi », qui place l'anthropologie italienne sous le regard cyclopéen de son père fondateur, comment est-il encore possible de parler de strabisme ?

À vrai dire, Berardino Palumbo perçoit bien le strabisme des anthropologues, qu'il peut condamner lorsqu'il déplore l'éclatement de la discipline entre des domaines ou des « chefferies » qui n'arrivent pas à coopérer ni à dialoguer ou, au contraire, apprécier lorsqu'il témoigne de la capacité italienne à cultiver l'histoire tout en s'ouvrant aux recherches internationales. Mais il a des difficultés à voir au-delà de l'institution. S'il cherche à dessiner un espace intermédiaire entre la « protection symbolique » de la discipline et l'« action politique » (p. 244), un espace dans lequel continuer à penser le monde social et les instruments permettant de le comprendre et de le changer, l'approche théorique privilégiée peine finalement à faire la preuve de l'utilité sociale de l'anthropologie. Le livre présente de manière objective le champ de l'anthropologie italienne, ce

qui est utile, mais il souffre aussi de son hermétisme, de l'ésotérisme des références que son auteur convoque et des citations savantes plus ou moins cryptiques qu'il met en épigraphe de ses chapitres. De sorte que ce dernier ne tient pas vraiment son pari, dans la mesure où il n'aborde pas les recompositions des rapports entre université et société, telles que les travaillent actuellement en Italie l'anthropologie appliquée ou l'anthropologie du patrimoine. À trop se focaliser sur le déclin de l'anthropologie académique, Palumbo ne voit pas qu'il existe déjà des stratégies alternatives dont témoignent, d'une part, en Italie même, les usages sociaux multiples de l'anthropologie contemporaine et, d'autre part, partout dans le monde, le riche destin des chercheurs italiens qui œuvrent en diaspora de manière extrêmement productive. La vision de l'auteur souffre ainsi d'un regard institutionnel, dont la portée critique est limitée puisqu'au prétexte de souligner les divergences il reproduit en réalité une vision hiérarchique de la discipline, qui place les anthropologues académiques au centre du système.

Laurent Sébastien Fournier